

la vitesse d'une graduation. Quant au grain, demandez à votre photographe de traiter spécialement votre pellicule et de la développer avec un révélateur « grain fin ».

Ceux qui font leurs travaux eux-mêmes savent cela.

Lisez attentivement la suite des statuts qui règlent des petits détails ayant leur importance pour maintenir la plus stricte loyauté qui doit présider au déroulement du concours.

J'ajouterai encore qu'il est inutile de « monter » vos photos sur carton.

Alors... à vos appareils ! Distance, diaphragme, vitesse, cadrez, déclenchez !... et bonne chance.

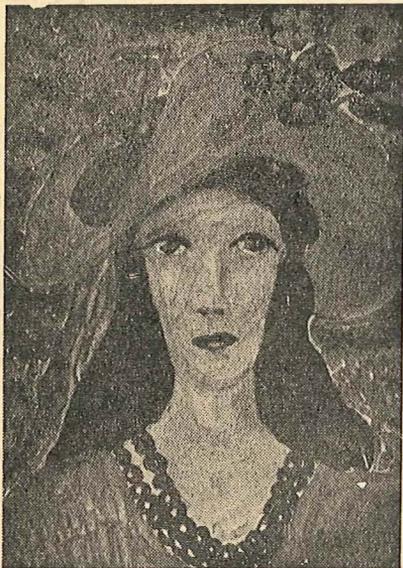
E. BRILLOUET.

Si quelque chose vous embarrasse, écrivez-moi, je répondrai de mon mieux.

E. BRILLOUET,

La Vallée par Beurlay (Charente-M^{me})

COMMENT JE SUIS VENUE AUX METHODES FREINET



La meilleure théorie ne sort pas « comme Minerve de la tête de Jupiter » mais bien de l'expérience, de la pratique conséquente de chaque jour. Nous en donnons ici un exemple conséquent, émouvant, celui de l'éducatrice de valeur qu'est Mlle Alibert, de Pont-de-Lignon (Haute-Loire).

Nous insistons auprès de nos camarades pour qu'ils nous adressent ainsi des expériences vécues qui mieux que tous blablas théoriques nous font sentir l'ampleur du complexe d'éducation et les solutions efficaces que l'éducateur conscient tente d'apporter aux problèmes que pose l'Ecole Moderne en cette moitié du XX^e siècle. E. F.

En octobre 1945, j'étais nouvelle venue dans une classe mixte de 12 élèves.

Abonnement à l'*Educateur* (dont j'avais vaguement entendu parler) sans préméditation ni désir d'imprimer... Immédiatement, intérêt de cette formule nouvelle de journal pédagogique qui, au lieu de mâcher la besogne, de donner des leçons toutes prêtes, obligeait le maître à penser d'abord à l'enfant, au pro-

blème éducation dans son sens le plus large, le plus humain, le plus actuel.

...Le problème de l'enfant devant la pâte indigeste qu'on lui proposait à l'école et dont il ne pouvait guère se servir.

Reconsidérations pédagogique et psychologique intimement mêlées. J'ai pu enfin me préciser bien des « malaises » offerts dans mon métier et du même coup justifier toutes les libertés prises longtemps avec le programme et l'emploi du temps.

La lecture de l'*Educateur* m'a apporté une clé. « Une rencontre sensationnelle, dans quelque domaine que ce soit, nous éclaire soudain sur nous-même, sur le sens de nos aspirations, oriente nos élans, assure nos pas ». Ces mots de Charles Vildrac, à propos de peinture, définissent exactement ce qui m'est arrivé.

Au cours du premier trimestre scolaire, j'avais déjà eu mille fois l'occasion de rêver tout haut devant ces enfants..., de les faire rêver à cette classe Freinet où rien n'était pareil à ce que nous connaissions... où il n'y avait plus place pour cette « lutte » plus ou moins vive entre maître et élèves :

— Ah ! si vous étiez « des petits Freinet » vous n'auriez pas eu ce mot... vous n'auriez pas eu ce geste... ou ce « manque ».

— Et si moi j'étais Freinet, je n'aurais pas puni... Nous aurions pu entreprendre ceci, faire cela..., etc.. Nous pourrions bien nous aussi correspondre avec quelques écoles dispersées dans la France ! Qu'en pensez-vous ? »

Ces phrases revenaient comme un leit-motiv. Sans avoir l'air d'y croire et sans insister, nous avons calculé en janvier à combien reviendrait ce matériel d'imprimerie.

— ...Hélas ! 2.500 francs ! Trop cher pour nous ! et puis « nous n'aurions rien d'intéressant à dire... »

Mais l'idée faisait son chemin. J'ai peu à peu créé le besoin de ce changement et introduit dans ma classe un climat de confiance, de liberté plus grande.

Une petite scène attendrissante : Pour le Mardi-Gras les enfants ont la coutume de se masquer et de passer dans les maisons où on leur donne quelques sous. J'ai donc eu la visite de 5 petits masques qui tenaient bien à garder l'incognito et qui, avec force mimique, m'ont fait comprendre que je devais prendre

un porte-monnaie que l'un d'eux touchait en disant : « Pour l'imprimerie ! » Il y avait 81 francs.

Ça « mordait ». Un jour nous avons dit :
— Et pourquoi pas nous aussi ?

Nous décidons d'essayer le texte libre un jour de février. Et voilà tous ces gosses désorientés, me demandant au bout de 10 minutes un sujet de rédaction !!! Une seule petite fille de 13 ans, Odette, est silencieuse. Elève moyenne, elle est entrée de plein-pied dans l'expression personnelle en me révélant ce monde sensible qui l'habitait. Odette Mourier a été une révélation pour moi, et depuis, elle a souvent donné à Elise Freinet l'occasion de prouver, au cours de ses stages ou dans l'*Educateur*, la valeur libératrice des techniques Freinet.

Le premier texte libre d'Odette : « Si mes chèvres parlaient... » a été la seule réussite de tout le lot, les autres ayant pour la plupart raconté plus ou moins une histoire lue.

Et cette réussite a déclenché à la seconde séance toute une kyrielle d'histoires fades : « Le grain de blé m'a raconté », « Le petit lapin dit : Je suis né dans un terrier... », « Le flocon de neige m'a dit... » Nous nous en sommes divertis sans moquerie, tous ensemble, car j'ai toujours eu grand soin de ne jamais blesser un gosse avec mes critiques ironiques à propos de ce qu'il pouvait écrire ; il y a la manière exacte à trouver : non pas « l'indulgence à tout prix », qui peut être un aveu de faiblesse et qui est en tous cas *méprisante*. Mais le jugement assez incisif : « la sévérité exigeante » qui stimule si l'enfant sent qu'elle est *juste*.

J'ai suivi de près, par la suite, les tentatives de début (et le début est toujours : *le texte libre*) de 2 institutrices qui m'ont dit :

— Tout cela ne vaut rien... sauf peut-être ce texte assez gentiment écrit... »

Peut-on se tromper à ce point ? Pourtant, abstraction faite des qualités de style qui n'avaient pas à entrer en ligne de compte (pourquoi confondre *la fin* et *les moyens* ?) il y avait dans cette première moisson largement matière à s'émerveiller : il y avait avec lui l'aventure : un oiseau s'envolait du creux d'un tronc et l'enfant, enfonçant son bras dans l'ouverture, sentit tout à coup la tiédeur vivante du fin duvet des oisillons sous ses doigts... Le reste ne valait pas cher, en effet, mais là était la « perle » qu'il fallait dégager de sa gangue pour que chacun en sente la beauté, à commencer par l'auteur, qui aurait été tout ému d'avoir su communiquer une émotion intime que, d'ailleurs, il n'analysait pas. Et la leçon de vocabulaire « sur le vif » devait découler naturellement de l'intérêt soulevé par un tel sujet. Et chaque texte avait bien sa perle, plus ou moins brillante voilà tout.

De cette manière l'enfant comprend vite ce

qu'est un « texte libre » et dès lors il en aura des choses à raconter... pour peu que le maître ne ternisse par ses élan et se passionne pour l'être qui peu à peu s'ouvre à lui.

C'est ainsi que j'ai peu à peu compris que l'instabilité de Nano (9 ans) et son retard mental (qui ne cadrait pas avec ses yeux intelligents et l'originalité de ses textes) avaient leurs causes dans les coups de bâton maternels, les scènes à la maison entre le père veule et alcoolique et la mère nerveuse.

C'est ainsi que l'hermétisme et le retard de Gérard (8 ans), enfant choyé, de milieu aisé, m'ont incitée à entrer en relation avec la famille. (Au bout de 6 mois, Gérard était le seul à ne pas arriver à faire de texte libre !) Hélas, Gérard ne faisait pas assez honneur en classe à une mère bornée et snob qui lui répétait à tout instant : « Tu es bête, tu ne feras jamais rien, etc... »

Nous sommes loin du BA=BA, de l'apprentissage des 4 opérations, et des dates d'histoire. L'essentiel désormais *n'est plus là*.

Et l'intérêt technique du texte libre (en tant qu'outil parfait d'apprentissage de la langue) est largement dépassé par l'intérêt humain. Me voilà arrachée à ma vie trop fermée et égoïste... Découvrant les rêves de ces petits, ces drames familiaux, m'interdisant à tout jamais la société incompréhensible souvent, de l'adulte, reniant avec la parfaite contrition mes colères (dont, par amour pour mes Robinsons, j'ai fini par me guérir), m'attachant à ce village que j'ignorais, à ses tares, à sa petite vie ratatinée de petit village ouvrier (papeterie), qui a gardé des racines paysannes et qui vivote sur de petits salaires, n'osant pas épouser les grands espoirs et les grandes luttes de leurs camarades des villes.

Et je me suis prise à désirer centrer momentanément ma vie sur ce but : élargir l'horizon de ces petits, dénoncer l'écheveau douloureux des conflits familiaux pour « limiter les dégâts », les aider à libérer toutes les richesses de leur personnalité.

...Et je m'aperçois très vite avec émotion que, par contre coup, les enfants faisaient éclore en moi une personnalité en sommeil et que, par eux, j'allais vivre une très belle aventure humaine et spirituelle.

Ce que le *texte libre* m'a révélé d'eux au bout de quelques mois ?

Jean : (14 ans) que je savais très doué et très nonchalant, mais instable et décevant. Je n'ai pu qu'admirer cette élégance de style, ce jeu plein d'humour de la plume et de la pensée, et ce sens du dialogue et des situations dramatiques (son invention des saynètes à jouer).

Loulou : (10 ans) qui s'est affirmé dès la deuxième séance du *texte libre* ; il nous a apporté le sel d'une imagination à la fois réaliste et cocasse, d'un sens comique plein de santé et aussi le levain — exaltant pour moi — d'une soif de connaître, de comprendre... qui



en fait depuis 2 ans un sujet d'élite au Lycée.

Odette Mourier : (13 ans). La fine, modeste et si sensible petite fille. Son deuxième texte libre me faisait déjà pressentir la *transposition poétique* à travers un fait banal : « La feuille qui ne voulait pas mourir »... et avec qui elle avait dû lutter, contre le vent d'automne qui réussit à l'arracher à l'arbre, devant sa maison. La poésie est une « veine » que je n'ai pas su suffisamment exploiter dans ma classe... Mais personnellement je dois beaucoup de finesse de perception à mes gosses car Elise Freinet a raison, *les enfants sont tous poètes et artistes...*

C'est en peinture que j'ai trouvé ma voie, mais à partir d'octobre 1946 seulement.

Mais je reviens à nos étapes.

Février 1946 : Introduction du texte libre.

Mars-Avril : Nous nous inscrivons dans une équipe de 8 imprimeurs et nous commençons un *journal manuscrit*... qui a eu tout de suite une certaine tenue (dixit Mme Freinet à qui je les ai montrés en juillet 46) parce que j'ai eu l'extraordinaire chance d'avoir 3 enfants (soit le quart de mon effectif) d'une personnalité marquante, le reste, honorable, et les 2 ou 3 retardés avec leur richesse morbide d'anormaux.

Mai 1946 : *Deuxième journal manuscrit*. Travail de copie à 10 exemplaires fastidieux ! Nous recevons les journaux mensuels de nos correspondants, nous comparons, nous commençons à nous poser des questions à leur sujet... et à trouver que l'imprimerie, c'est décidément mieux que le limographe qui nous paraissait plus accessible.

D'où création de notre *Coopérative scolaire* et recherche de moyens de gagner de l'argent.

1) Cueillette de plantes médicinales (décevant quand on n'est pas nombreux).

2) Elevage de deux lapins.

3) Où il est *vaguement* question d'une fête scolaire, mais le manque de local (la classe est très exiguë), mon inexpérience en la matière et un deuil ne permettent pas d'amorcer même l'idée d'un programme possible.

Juillet 1946 : Troisième journal : moitié manuscrit, moitié tapé à la machine à écrire.

Avec le n° 2, j'étais entrée en rapport avec le directeur des Papeteries pour lui demander de permettre à une employée (de nos amies) de nous taper quelques feuillets. Sa curiosité avait été éveillée par ce n° 2 et la phrase rituelle des non-initiés : « Mais enfin, ça n'est pas Loulou qui a écrit *tout seul* le texte : « Un voyage dans la lune » ! a déclenché un flot d'éloquence si passionnée... et si convaincante que, au bout d'une heure et demie de perspectives nouvelles, sur la façon de découvrir ce métier d'éducateur, j'entendais cette proposition chaleureuse :

— Mais nous allons vite commander cette merveilleuse imprimerie !

Ce fut la première, « cette affaire », de mes petits, en mai 1946 ! Mais Freinet ne peut nous assurer la livraison qu'en octobre. Ces 2.500 fr. que les enfants peuvent palper et « souper » tout à leur aise étaient bien beaux à voir, bien sympathiques... ! et pourtant voici un prolongement inattendu à cette histoire d'imprimerie.

Les grandes vacances arrivèrent. Je partis, et reçus en septembre — comme prévu — un petit journal de vacances manuscrit et une lettre m'annonçant une « surprise » pour la rentrée.

...Et le 1^{er} octobre, on me remettait cérémonieusement une lourde enveloppe que je décachetais :

« Produit d'une fête organisée par les élèves de l'école de Pont-de-Lignon le 8 août 1946 : 1.752 fr. 50 ! »

Avec les conseils de deux jeunes filles, mes élèves improvisèrent (eux qui n'avaient jamais préparé de fête !) un programme dynamique avec les « récitations » apprises en classe et en utilisant la verve comique des uns et des autres, ils intéressaient à leur projet un restaurateur qui prête sa salle, ils collent des affiches, préparent 20 billets d'entrée (modestement) alors qu'il en fallait 50 !

Ils avaient voulu *gagner* leur imprimerie qui, pourtant, leur avait été si chiquement offerte !

...Et leurs deux lapins qui, s'ils n'étaient guère gras, n'avaient pas trépassé !!! (il avait fallu que les enfants viennent du fond du village pour les nourrir, et cherchent l'herbe (rare cet été là) à tour de rôle, 2 mois durant !!!)

Voilà bien le 100 % si cher à Freinet ! Comment aurais-je pu songer à m'économiser, à me ménager ? Dès lors, notre petite communauté connaît des hauts et des bas, des heures de découragement, de lassitude même, mais n'importe ! nous ne pourrions plus reculer. Cette plongée « dans la vie » (correspondance interscolaire et « rayonnement » local par nos journaux) avait ouvert des perspectives si riches, si constamment renouvelées, que nous étions toujours obligés de « repartir » plus vaillants... Pour répondre à la curiosité des camarades... pour ne pas décevoir les amis ! Quelle puissante motivation, la vie !

Mais voilà que j'anticipe un peu. Ce besoin de dépassement et de contacts ne jouera qu'à partir d'octobre 1946 avec la diffusion du journal *imprimé* tiré à 100 puis à 150 exemplaires (avec 16, puis 20, puis 25 écoles correspondantes).

De mai à juillet, où en étais-je avec la technique Freinet ?

1) Pratique régulière et motivée par les échanges interscolaires. (Cette condition m'est vite apparue comme fondamentale du texte libre.

2) Premiers contacts interscolaires (assez superficiels, mais conviviaux).

3) Contacts de l'école et du village à l'occasion de deuils, etc... montrant simplement que « quelque chose était changé »...

Et c'est tout. Leçons, résumés, problèmes comme par le passé. J'avais conduit au C.E.P. 4 élèves (le 1/3 de mon effectif) reçus (Jean brillamment). Notre journal n° 3 raconte :

« Nous avons sauvé l'honneur des méthodes actives ! La maîtresse nous couronne de fougères comme l'empereur Néron qu'on voit dans le livre d'histoire. C'est ainsi que, fiers comme les vainqueurs d'une grande bataille, nous rentrons au village... »

Et je m'interrogeais avec angoisse sur ces consignes mal comprises :

— Plus de manuels :

— Le fichier scolaire et la classification décimale.

Les fichiers auto-correctifs.

— Programmes et examens.

Je voulais comprendre :

Fin juillet, stages Freinet à Cannes (1 semaine).

Là, pas de clé passe-partout, pas de réponses précises et rassurantes à nos questions angoissées... Quelques manipulations « d'outils »... (presse, composteur, limographe, etc... Des expositions de travaux (peintures céramiques, conférences d'enfants, journaux, etc...) qui, par leur réussite et leur richesse ne faisaient qu'aggraver nos doutes et notre inquiétude...

...Mais, par contre, l'esprit Freinet, l'ambiance Freinet : Grâce à Freinet, nous étions et nous restions (sans échappatoire) au cœur du problème ; la nécessité de cette reconsidération psychologique enfantine, conduisant

infailliblement à une reconsidération pédagogique.

... Pour le problème avec cette netteté lumineuse et impérative était déjà le résoudre aux trois-quarts... il n'y avait plus qu'à se fier à son instinct d'éducateur vivifié par l'amour de l'enfant, et commencer cette passionnante « expérience tâtonnée » qui conduit obligatoirement à quelques réussites sur quoi prendre appui pour aller de l'avant.

Dès octobre 46, nous devenions *Les Robinsons* et sous ce pavillon assez crâne, nous allions « toucher » réellement quelques personnes très « loin » de l'école apparemment, même au delà des frontières (Amérique) et susciter un intérêt affectif. C'est donc qu'il y avait eu un message capté : notre correspondance avec les grandes personnes est un des beaux fleurons de notre couronne.

Résultats aux examens : (chaque année 1 ou 2 candidats, jamais d'échec). Voir plus loin.

L'adaptation aux programmes est facile (mais j'ai mis 6 mois à la découvrir), plan de travail annuel au début de l'année scolaire en science, histoire, géographie, grammaire. Chaque sujet traité au hasard des complexes d'intérêt est marqué d'une croix.

— De temps à autre, en période creuse, on puise dans les sujets non traités.

— Trois mois avant l'examen, on se résigne à un peu de « bourrage » dont l'enfant comprend la nécessité, étant donnée la conception erronée des examens.

— Tout le travail de vocabulaire, de grammaire, de style, se fait par le texte libre, que je n'ai jamais exploité systématiquement pour les autres matières.

— D'octobre à Noël 1946, recherche de directives dans les éditions Freinet :

« La technique Freinet.

« L'École Moderne Française,

« Méthode naturelle de lecture et méthode globale idéale... et l'Éducateur »

Difficultés rencontrées : Effectif insuffisant ; Local exigü, sans dépendances.

Facilités : Inspecteur primaire indifférent à nuance sympathique ; l'ami sur place et le papier gratuit (du beau papier couché) ;

— Et une population, sinon enthousiaste, du moins peu curieuse et parfois malveillante. Quelques incidents assez pénibles malgré tout. Juste ce qu'il fallait pour éperonner s'il était nécessaire.

« Repêchage » d'enfants retardés, par la peinture :

C'est le point sur lequel j'aurais voulu m'étendre le plus longuement... et je n'ai plus le temps ; et pourtant, je crois que sans cette présence spontanée de l'Art dans ma classe, rien n'aurait été possible : il y a des intuitions qui me sont venues en conséquence de cette émotion d'Art partagée avec mes Robinsons et venue d'eux.

Pour ma part, je ne peins ni ne dessine...

et c'est tant mieux pour eux ; je n'ai pas été tentée de leur communiquer ma « science » et de déformer leur instinct si sûr de la couleur et de la beauté suggestive du trait.

La peinture (des poudres de plâtrier délayées à la colle ou au lait dans des boîtes de conserve vides) s'est installée chez nous dès octobre 1946 selon les conseils donnés par Elise Freinet au cours du stage... et ce fut dès la première séance (grâce à Nano) la révélation majeure de mon aventure pédagogique ; la peinture de Nano me touchait et peu à peu j'ai voulu comprendre pourquoi.

Par ces enfants, je percevais enfin le processus de la *transposition artistique* (instinctive et poussée très loin chez Nano) qui caractérisent ces vrais artistes et patiemment, douloureusement presque, mais avec ivresse, je découvrais leurs œuvres, la *réalité* presque palpable du *mystère créateur*.

Devant leurs œuvres piquées au mur en fin de séance, nous avons connu nos plus belles heures de *communion* intense. J'appris cette humilité respectueuse que nous impose tout ce qui nous dépasse. Je devins (par quel miracle qui me fit tout à coup *comprendre* des notions-clés mal assimilées au cours de contacts adultes) capable de leur expliquer la qualité de leurs réussites, de les analyser pour eux, pour qu'ils prennent conscience de ce qu'ils apportaient d'eux-mêmes là-dedans.

Et mon *admiration* est si chaude, si convaincante qu'ils s'en trouvent *exaltés* devant eux-mêmes... C'est peut-être pour voir naître et s'exalter mon émotion qu'inconsciemment ils sont tendus vers ce « dépassement » dans l'expression plastique... Qu'ils sont également capables d'un effort très grand, très conscient, en des points « noirs » du programme, qu'ils acceptent bravement comme une nécessité. Jugement erroné de ceux qui prétendent que nous avons supprimé l'effort ! ! ! Certes nous le canalisons le plus possible sur le travail utile, nous le justifions le plus possible par les motivations directes avec la vie, mais nous savons nous soumettre à la discipline de l'effort ardu et rébarbatif chaque fois qu'il nous paraît nécessaire. « C'est par l'effort que l'on apprend et que l'on retient », disent sévèrement les grincheux qui s'imaginent que nous prenons notre temps à nous amuser. Ils ne comprennent pas que nous créons une *disposition d'esprit* qui fait de l'effort une chose naturelle et le rend plus fécond. Il faut voir par exemple comment nos élèves se soumettent à la préparation d'un examen et comment ils réussissent mieux que d'autres parce qu'ils abordent plus gravement en êtres plus conscients, l'effort qu'on leur demande vers un but précis, dont ils connaissent la nécessité.

Pour en revenir à Nano, le type même du cancre... du « fond de classe », du « brouillon » incurablement paresseux, et du malheureux accablé de tous les défauts, devant cette royauté

que je lui connaissais, il ne peut plus se sentir le paria, et c'est cette lente et pathétique conquête de Nano sur tous ses défauts et ses faiblesses qu'il faudrait pouvoir conter et susciter à travers tel ou tel fait précis... je n'ai pas le temps.

Ce qu'est devenue cette classe Freinet avec 4 élèves cette année, 4 élèves à peine moyens (sauf le petit de 6 ans) ça aussi c'était une belle page à écrire, bien plus convaincante encore que nos réussites avec les sujets brillants du début... L'adaptation aux techniques est cette année plus poussée (plus de manuels et « conférences d'enfants » mais presque plus d'imprimerie faute de main-d'œuvre).

Réalisations venues de la motivation correspondance interscolaire.

Un plan commenté du village pour parfaire — pour nous — un travail présenté dans un de nos journaux.

Une France en relief (pâte à modeler) où sont épinglés les noms de nos 25 écoles correspondantes (réalisé par 2 retardés notoires, 2 instables, Nano et Jeanne (11 ans).

Résultats aux examens

1^{re} année : effectif 10 ; C.P.C.E. 4 2^e c. cle : 6 présentés au C.E.P. 4, reçus 4 (dont un 1^{er} du C.).

2^e année : effectif 9 ; 5 2^e cycle : 4 présentés en 6^e 1 C.E.P., Reçus 2.

3^e année : effectif 6 ; 3 et 3 présentés 2, reçus 2.

4^e année : effectif 4 ; 1 et 3 présenté 1, reçu 1.

(faible effectif ; population scolaire « volante », parents ouvriers se déplaçant d'un centre industriel à l'autre).

5^e année : effectif 6 : 4 et 2 présentés 1, reçu 1 (il s'agit de Nano).

Mlle ALIBERT, Pont de Lignon (Hte Loire).

QUELQUES POÈMES de Nano et d'Odette Mourier

de l'Ecole de Pont-de-Lignon

PREMIÈRE NEIGE

La neige est là
La neige tombe
Sans bruit
Sans fin
Papillons blancs
Duvet
Mouches blanches
Qui volètent
Qui tourbillonnent
Sous le ciel bouché

Les enfants sont fous de joie
D'être tout blancs
Dans les chemins blancs

La nuit arrive de bonne heure
Une lampe s'allume
Piquée

Dans le pays gris
Comme une
étoile.

NANO, 11 ans (et tous).

LA NEIGE

— J'ai froid ! dit l'arbre tordu,
— J'ai froid ! dit la rivière mordue,
— J'ai froid ! dit l'oiseau perdu,
— Vent méchant, arrête ! supplie l'herbe,
Je suis si gelée que tu vas me casser. »

La nuit était venue,
Une nuit comme les autres,
Mais une nuit plus belle,
Une nuit plus douce.
Les étoiles brillaient,
La lune riait.

Tout à coup, une étoile filante
Plus grosse et plus belle que toutes les autres
Traversa le ciel,
Le vent s'était tu, ...
L'étoile tomba sur la terre.

Alors un vieillard
Tout plié,
Tout courbé,
Annonça d'une voix tremblante
« C'est moi, la neige est là... »

Un flocon voltigea et tomba sur la terre,
Puis cent... puis mille
Tournoyèrent dans le silence de la nuit,
Un beau manteau s'était tissé.

Alors le Père Noël
Entendit des voix,
Des voix étouffées et heureuses
Qui montaient vers lui :
« Merci... au revoir... »

Odette MOURRIER, 15 ans.

Pour vos colonies de vacances

- ★ Editez un album-journal de colonie avec imprimerie et surtout limographe.
- ★ Faites dessiner. Commandez des couleurs à l'eau.
- ★ Essayez d'organiser des échanges inter-colonies.
- ★ Pratiquez le théâtre libre et le chant libre.
- ★ Organisez le travail de vos colons, et rendez-nous compte de vos difficultés et de vos succès

La C.E.L. possède le monopole de fait de l'équipement des écoles en matériel d'imprimerie et accessoires. Demandez-lui tarifs et devis : CEL - Cannes (Alpes-Maritimes)

LA MORT DU GRILLON

Il est mort
Le grillon des prés
Et sa chanson s'est éteinte avec moi.

Dans le buisson de houx
Le moineau pleure
Son ami
Qui n'est plus.

Le soleil ne brillera plus pour lui,
Plus jamais les fleurs lui souriront
Son fin duvet,
Plus jamais le vent n'ébouriffa
Il est mort

Et sa chanson avec lui.

Odette MOURRIER, 15 ans.

UNE FLEUR PLEURAIT

Au bord de la rivière,
tout près de l'eau,
naquit la petite fleur...

La fleur de nénuphar
lui a dit :
« Tu n'es pas belle ! »
Et la petite fleur
s'est penchée sur l'eau.
La rivière lui a dit :
« Tu es laide ! »

La petite fleur
a pleuré,

Qu'est-ce que c'est la beauté ?

L'abeille est venue
avec son dard pointu :
— Donne-moi ton pollen.
— Prends-le, mais dis-moi, abeille,
Iras-tu sur la fleur de nénuphar ?
— Non, parce qu'elle est belle ;
Les belles ne me donnent rien à moi.
Elles le gardent pour les beaux papillons.
— Abeille, dis-moi... dis-moi encore,
Que faut-il faire pour être jolie ?
— Rien... au revoir, l'amie,
La beauté est un don, vois-tu !
— Ainsi, dit la petite fleur,
Je suis laide,
Les papillons ne viendront pas,
Personne ne m'aimera !

Odette MOURRIER, 14 ans 1/2.

NOS ALBUMS « GERBE » sont toujours en vente

Album 47-48..... } l'un : 250 fr.
Album 48-49..... }
Album n° 1 } l'un : 300 fr.
Album n° 2 }